



# Rousseau et la 'Renaissance classique' française (1898-1933)

Christophe Salvat

## ► To cite this version:

Christophe Salvat. Rousseau et la 'Renaissance classique' française (1898-1933). Astérior, 2014, 12, pp.en ligne. 10.4000/asterion.2545 . halshs-00947133

**HAL Id: halshs-00947133**

**<https://shs.hal.science/halshs-00947133>**

Submitted on 14 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Rousseau et la ‘Renaissance classique’ française (1898-1933)**

**Christophe Salvat**

**CNRS, Triangle UMR 5206**

## **L’auteur**

Christophe Salvat est chargé de recherches au CNRS. Il est membre de Triangle-ENS de Lyon depuis 2013 et a enseigné auparavant à l’université d’Aix-Marseille, de Lausanne et de Cambridge. Ses travaux portent sur l’histoire de la pensée politique et économique du dix-huitième et dix-neuvième siècle, ainsi que sur la philosophie de l’économie. Il prépare actuellement un ouvrage sur la rationalité et l’identité (autour de Parfit) dans la collection Feuillet-Economie politique moderne de l’ENS.

## **Résumé**

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle est une période difficile pour les Français. La défaite de 1871, la chute du régime impérial, les déboires de la III<sup>e</sup> république et le krach de 1882 les ont amenés à douter de la capacité de leurs gouvernants. La société se fragilise et se divise, favorisant la montée du boulangisme et de l’antisémitisme. Charles Maurras et l’Action Française en profitent également après le suicide du général Boulanger en 1891 et la condamnation du capitaine Dreyfus en 1894. Comtien convaincu, Maurras prend régulièrement position contre Rousseau dans lequel il voit le principal responsable de la décadence morale et politique de la France. S’ouvre alors une campagne d’une rare violence contre les valeurs morales et esthétiques du Romantisme. Erigé en icône du Romantisme par les partisans d’une ‘Nouvelle Renaissance Classique’, Rousseau est accusé de tous les maux de la société moderne : l’individualisme exacerbé, la perversion des mœurs, le cosmopolitisme, le républicanisme, le sionisme, l’anarchisme et même l’homosexualité.

## **Mots clefs**

Rousseau, Maurras, Romantisme, Action Française, théorie de la réception

## Summary

The end of XIXth century is a difficult time for the French people. The confidence they had in their politicians is shaken by Napoleon III's military defeat in 1871, the consecutive fall of his Empire, the political misfortunes of the new Republic or by the economic Krach of 1882. 'Boulangism' and anti-semitism are the prime beneficiaries of the growing social and racial dissents in France. So are Charles Maurras and his Royalist party 'L'Action Française' after the suicide of general Boulanger and the conviction of captain Dreyfus. Disciple of Auguste Comte, Maurras launches regular attacks on Rousseau whom he considers as responsible for the moral and political decadence of France. A violent campaign takes then place against the moral and aesthetic values of Romanticism. Branded as an icon of Romanticism by the defendants of a 'New Classical Renaissance', Rousseau comes to embody all possible evils of modern society: excessive individualism, moral corruption, cosmopolitanism, republicanism, Zionism, anarchism and even homosexuality.

## Key words

Rousseau, Maurras, Romanticism, Action Française, Reception theory

### 1. Introduction

Cet article porte sur la réception de Rousseau pendant le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle en France. Une violente campagne contre le Romantisme, incarné par Rousseau, est alors menée par Maurras et ses disciples. En dépit de son caractère forcément arbitraire, j'ai retenu pour la périodisation de cette étude les bornes de 1898, date de la fondation de l'Action française, et de 1933, date de l'accès au pouvoir d'Hitler. Bien que la campagne menée par l'extrême-droite contre Rousseau se poursuive dans les années 30 et 40, celle-ci prend une forme différente et elle répond à un autre contexte. Elle a, d'ailleurs, été déjà très bien étudiée<sup>1</sup>. Cette période constitue un moment critique dans l'histoire de la réception de Rousseau en France. L'objet de cette étude est d'expliquer les raisons pour lesquelles Rousseau a particulièrement été ciblé par ces attaques, et quelles étaient les motivations politiques réelles des sympathisants de l'Action française. D'un point de vue méthodologique, elle se propose de souligner l'importance de la prise en compte de la réception d'une œuvre dans l'histoire des idées. La première section porte sur le rejet culturel et politique du Romantisme et le

---

<sup>1</sup> T. L'Aminot, « J.-J. Rousseau face à la droite française (1940-1944) », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 242, 1986, p. 473-489. Voir aussi Pascale Pellerin, *Les philosophes des Lumières dans la France des années noires: Voltaire, Montesquieu, Rousseau et Diderot 1940-44*, Paris, L'Harmattan, 2009 ainsi que le chapitre consacré au totalitarisme dans C. Spector, *Au Prisme de Rousseau: Usages politiques Contemporains*, Oxford, Voltaire Foundation, vol.8, 2011.

mouvement de renaissance classique, dont Charles Maurras prend rapidement la tête, au début du XX<sup>e</sup> siècle. La deuxième section se concentre sur les attaques menées contre Rousseau, qui en vient à représenter tous les dérèglements esthétiques et moraux du XIX<sup>e</sup> siècle, mais également – par extension – de ceux du début du XX<sup>e</sup> siècle. Les troisième et quatrième sections abordent deux points cardinaux de la campagne antirousseauiste : la personnalité du philosophe de Genève, et en particulier ses troubles physiques et psychiques, véritable allégorie de la ‘maladie’ du Romantisme et l’essence révolutionnaire et anarchique de sa pensée politique.

## **2. La ‘Renaissance classique’ : 1898-1914**

Les lectures très critiques dont fait l’objet Rousseau à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle s’inscrivent dans une vague de contestation politique très violente à l’égard du Romantisme. Pourtant, le Romantisme est un mouvement littéraire qui a connu son apogée vers 1830. Il n’est pas politique : on y trouve aussi bien des écrivains socialistes tels que George Sand que des légitimistes tels que Chateaubriand. Surtout, le Romantisme a périclité vers 1840. Le positivisme et le naturalisme qui lui ont succédé sont eux-mêmes sur le déclin vers 1890. Les attaques contre le Romantisme de Rousseau ou de Chateaubriand sont une manière pour les conservateurs de s’en prendre aux nouvelles idoles intellectuelles du moment (Bergson et Freud notamment) ainsi qu’aux valeurs ‘corrompues’ de la Belle Epoque. « [A]ujourd’hui encore nous en sommes imprégnés jusqu’aux moëllles. Il y a du Romantisme, et à forte dose, dans la vie et dans la politique française » écrit Constantin Lecigne en 1909<sup>2</sup>. S’attaquer au Romantisme est une façon de critiquer l’évolution des standards littéraires mais également celle des codes sociaux, en particulier, la mode des dandys. Le Romantisme, aux yeux de ses détracteurs, est un épiphénomène de tous les maux de la société. Selon Pierre Lasserre, il est tout à la fois « [R]uine psychique de l’individu, eudémonisme lâche, chimérisme sentimental, maladie de la solitude, corruption des passions, idolâtrie des passions, empire de la femme, empire des éléments féminins de l’esprit sur les éléments virils, asservissement au moi, déformation emphatique de la réalité, conception révolutionnaire et dévergondée de la nature humaine, abus des moyens matériels de l’art pour masquer la paresse et la misère de l’invention »<sup>3</sup>.

Selon Léon Daudet, fils d’Alphonse et militant très actif de l’Action française, « [A]ucun régime, y compris celui de la Terreur, n’a été plus funeste à la France que celui qui va de l’automne de 1897

---

<sup>2</sup> C. Lecigne, *Le fléau romantique*, Paris, Lethellieux, p.10.

<sup>3</sup> P. Lasserre, *Le Romantisme français. Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société du Mercure de France, pp.311-12.

(début de la campagne dreyfusienne) à la première victoire de la Marne (septembre 1914) »<sup>4</sup>. Pour les antidreyfusards et les antiparlementaires, qui se réuniront bientôt au sein de La Ligue pour la Patrie Française ou dans l'Action Française, la crise que traverse la France est triple : elle est morale, sociale et politique.

C'est une crise morale, tout d'abord, pour tous les conservateurs, catholiques ou traditionalistes, qui assistent au déclin des valeurs religieuses et au triomphe du dandysme. Elle fédère, par réaction, de nombreuses personnalités intellectuelles ou politiques telles que Georges Bernanos, Maurice Barrès, Paul Bourget, Charles Péguy et naturellement Charles Maurras. Tous voient dans la société moderne une décadence morale, causée par la glorification de l'individualisme au détriment des valeurs de la religion, de la famille et de la nation. En 1902, Pierre Lasserre déjà désigne le Romantisme comme responsable de la décadence morale et politique de la France : « Dans tout ce qui affaire d'estimation, de sentiment humain, les principes que la Grèce doit nous apprendre à mépriser le plus semblent avoir pour eux les vents et les courants. C'est, en politique, l'idolâtrie de la multitude, l'horreur des hiérarchies naturelles, l'incapacité d'obéir tant que de commander. C'est en morale l'abandon à toutes les impulsivités du cœur, aux pitiés désordonnées, un matérialisme sentimental, féminin, exprimé dans un langage d'idéalisme et de désintéressement hypocrites, la suppression de la souffrance individuelle donnée pour la fin suprême des sociétés ! En art, le romantisme vit toujours, non précisément à Paris – où depuis assez longtemps un chétif pullulement littéraire, sujet à peine à de brèves modes, ne suit plus aucune direction générale, - mais à Christiania, à Pétersbourg d'où il nous revient dépouillé de son éclat latin d'image et de pittoresque, accru de violence intérieure, assombri de frénésie prêcheuse. »<sup>5</sup>

Son œuvre majeure, et l'une des principales attaques contre le romantisme, *Le Romantisme français*, paraît en 1907. Le Romantisme y est décrit comme un mouvement d'idées, une idéologie, davantage qu'un simple courant artistique. Son principe fondateur est celui de l'individualisme, responsable de la 'ruine de l'individu'. Le Romantisme, pour Lasserre, est indissociablement lié aux idéaux révolutionnaires de 1789 et 1793. C'est un courant moralement subversif et socialement destructeur. Psychologiquement, le Romantisme est un dérèglement des sens, il est « primitivement maladie », assure Lasserre<sup>6</sup>. Il est, pour Ernest Seillière, qui publie *Le Mal Romantique* en 1908, « dans son essence une insurrection du sentiment ou plutôt de l'instinct contre la raison »<sup>7</sup>. Il le

---

<sup>4</sup> L. Daudet, *Vers le roi*, cité par G. Kauffmann, « De Drumont à Maurras, une veine pamphlétaire », in O. Dard, M. Leymarie, N. McWilliam (eds), *Le maurassisme et la culture. L'Action française. Culture, société, politique (III)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2010, p. 28.

<sup>5</sup> P. Lasserre, « Charles Maurras et la renaissance classique », *Mercure de France*, n°150, juin 1902, pp.609-10.

<sup>6</sup> P. Lasserre, *Le Romantisme français*, op. cit., p.18.

<sup>7</sup> E. Seillière, *Le Mal Romantique. Essai sur l'impérialisme irrationnel*, Paris, Plon-Nourrit, 1908, p.iii.

qualifiera également plus tard, en s'appuyant sur les travaux de psychologie expérimentale du docteur Pierre Janet, comme le symptôme d'une « dépression psychique morbide »<sup>8</sup>. L'analogie médicale est d'ailleurs reprise et développée dans le compte-rendu que René Doumic fait de l'ouvrage de Lasserre et qu'il intitule *Pathologie du Romantisme*<sup>9</sup>. Pour Doumic, le Romantisme est une pathologie de l'ordre social qui « a pris à tâche de glorifier le paresseux, l'impuissant, le raté. Aventuriers de profession, escrocs, bandits, forçats, assassins, bouffons, truands, le caractère commun qu'il leur reconnaît, c'est la grandeur morale. »<sup>10</sup>

C'est une crise sociale, ensuite, dans laquelle l'affaire Dreyfus révèle au grand jour – au-delà de l'antisémitisme latent de la société française – la perte de l'autorité morale de l'Etat, et plus généralement celle de toute hiérarchie sociale. Elle se traduit par une radicalisation antidémocratique (Maurras, Sorel) ainsi que par la violence croissante des discours envers les minorités religieuses (notamment juives et protestantes), ainsi que contre les étrangers ou 'métèques', en particuliers contre les Allemands accusés de d'avoir corrompu la culture classique de la France avec le Romantisme. Mais le véritable tournant vers le nationalisme antigermanique, selon Claude Digeon, a lieu avec la nouvelle politique expansionniste et colonialiste (la *Weltpolitik*) de l'empereur Guillaume II. Son discours du 31 mars 1905, qui inaugure ce que l'on a appelé la 'crise de Tanger', annonce pour beaucoup la guerre à venir. De ce moment date, notamment, le retournement idéologique de Charles Péguy<sup>11</sup>. L'Allemagne devient, alors, l'ennemie absolue de la France, de son unité et de sa culture. Wagner et Kant, hier salués, sont conspués. Ceux qui admirent et adoptent leurs idées ou leurs goûts ont été corrompus, et menacent désormais l'avenir de la culture et – à terme – de l'indépendance française. Le danger est important car, disent-ils, les valeurs allemandes sont déjà profondément enracinées en France : la musique, la littérature, la politique, la religion même sont dominées par l'influence allemande. Le mot d'ordre est celui de 'renaissance', d'un retour aux valeurs traditionnelles et méditerranéennes de la France<sup>12</sup>.

Seul Nietzsche trouve faveur chez les nationalistes français. Bien qu'allemand, Nietzsche est, en effet, considéré comme un allié de la culture classique française par ses commentateurs. Son opposition à Wagner, et plus généralement au Romantisme (à partir de 1878), son antiparlementarisme, son anticosmopolitisme et son antisémitisme le rendent sympathiques aux yeux des militants nationalistes

---

<sup>8</sup> E. Seillière, *J.-J. Rousseau*, Paris, Librairie Garnier, 1921, p.152.

<sup>9</sup> R. Doumic, « Pathologie du romantisme », *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1907, pp.924-35.

<sup>10</sup> R. Doumic, « Pathologie du romantisme », *op. cit.*, p.930.

<sup>11</sup> C. Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p.505.

<sup>12</sup> Voir par exemple, H. Clouard, *Les disciplines: nécessité littéraire et sociale d'une Renaissance classique*, Paris, M.Rivière, 1913.

français. Jacques Bainville, dont le premier article en 1897 est consacré à Nietzsche<sup>13</sup>, est l'un des premiers à faire son éloge et à voir en lui un allié de la cause française : « Je retiens les bons coups qu'il a portés à la détestable espèce des moralistes, à l'église humanitaire et à la gnose démocratique : ils ont fait réfléchir un certain nombre de français, car c'est en France qu'ils trouvaient le mieux à s'appliquer. »<sup>14</sup> Pierre Lasserre, en 1902, qualifie Nietzsche de 'français par le goût'<sup>15</sup>. La même année, dans un article consacré à la renaissance classique, il fait de Nietzsche l'un des meilleurs alliés de la cause de Maurras, et implore ce dernier d'être plus clément à son égard<sup>16</sup>. Peine perdue : Maurras ne partagera jamais l'admiration de Lasserre pour Nietzsche<sup>17</sup>. L'année suivante, toujours dans l'enquête du *Mercure de France*, Edouard Dujardin résume très justement le sentiment des Français envers Nietzsche : « Les temps changent. L'esprit allemand, par un admirable phénomène, vient de se nier lui-même en produisant le grand homme qui, allemand, représente la pure tradition française classique ; je veux parler de Nietzsche. »<sup>18</sup> Parmi les critiques du Romantisme influencés par Nietzsche, citons également Ernest Seillière, qui développe une théorie originale associant volonté de puissance (qu'il appelle impérialisme), rejet du romantisme et tradition chrétienne<sup>19</sup>. Bien que proche des thèses maurrassiennes, il reproche à ce dernier son allégeance à Comte dont il considère le mysticisme comme un relent du romantisme.

C'est une crise politique, enfin, qui se caractérise par une vague d'antiparlementarisme boulangiste, puis royaliste, associée à une montée en puissance du nationalisme. La *Ligue de la patrie française* et l'*Action française* sont fondées en 1898 sur des positions explicitement nationalistes et antidreyfusardes. Les royalistes sont à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle encore relativement peu nombreux, et sont essentiellement composés de catholiques conservateurs. La montée en puissance de Charles Maurras, dont les attaques contre le christianisme sont fréquentes, peut donc surprendre. Elle s'explique en grande partie par sa personnalité, très charismatique, mais également par sa philosophie morale et culturelle, très inspirée du positivisme comtien. Maurras rallie ainsi à sa cause tous ceux, qui bien que n'étant pas initialement royalistes, voient en lui le héraut d'un retour aux valeurs traditionnelles de la France. Maurras, pour qui le monothéisme favorise l'individualisme (et donc l'anarchisme), est d'ailleurs beaucoup plus sévère avec le protestantisme qu'il ne l'est avec le

<sup>13</sup> J. Bainville, « Un nouveau livre de Nietzsche », *L'Avenir artistique et littéraire*, 1<sup>er</sup> septembre 1897, pp.71-76.

<sup>14</sup> J. Bainville, « Enquête sur l'influence allemande », *Mercure de France*, n°155, novembre 1902, pp.299-300.

<sup>15</sup> P. Lasserre, *La Morale de Nietzsche*, Paris, Société du Mercure de France, p.10.

<sup>16</sup> P. Lasserre, « Charles Maurras et la renaissance classique », *Mercure de France*, n°150, juin 1902, p.612.

<sup>17</sup> C. Maurras, *Quand les Français ne s'aimaient pas. Chronique d'une renaissance 1895-1905*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1916.

<sup>18</sup> E. Dujardin, cité par C. Digeon, *La crise allemande de la pensée française*, op. cit., p. 454.

<sup>19</sup> P. Dominique, *La pensée d'Ernest Seillière*, Paris, Nouveau Mercure, 1923 ; J.M.L. Boudeau, *Ernest Seillière. Historien du Mysticisme Romantique*, Paris, Editions Emile-Paul Freres, 1925.

catholicisme, dont le monothéisme est – selon lui – limité<sup>20</sup>. Bien qu'agnostique, Maurras se retrouve donc paradoxalement à la tête d'un parti politique essentiellement composé de catholiques. Léon de Montesquiou est l'un des rares membres de l'Action française à le suivre sur cette voie. Cette position est critiquée par les chrétiens, notamment par Marc Sangnier qui, en 1904, remet en cause la compatibilité du positivisme et du catholicisme<sup>21</sup>. Bernanos, qui fut Camelot du Roi avant-guerre, et Jacques Maritain qui rompra avec Maurras après la condamnation de l'Action Française par le pape Pie XI en 1926, comptent également parmi les dissidents catholiques de l'Action française. En dépit de ces critiques, la vision laïque du royalisme proposée par Maurras l'emporte. De ce point de vue, la séparation entre l'Eglise et l'Etat, promulguée en 1905, a probablement joué en sa faveur. Eugen Weber note d'ailleurs le nombre croissant de religieux qui, de dépit ou de colère, se tournent vers l'Action française en 1905-06<sup>22</sup>.

L'autorité morale de Maurras parmi les membres et les sympathisants de l'Action française est, cependant, progressivement remise en cause. Tout d'abord, en plus d'être idéologiquement gênant, le positivisme de Maurras est philosophiquement dépassé et il a du mal à attirer la jeune génération toute entière vouée à Bergson. Son royalisme est également jugé inadapté à la société française moderne, et certains antiparlementaires préfèrent se tourner vers le syndicalisme révolutionnaire de Sorel. Une alliance entre ces deux mouvements est alors envisagée. Entre 1909 et 1914, on assiste ainsi à un surprenant rapprochement entre les royalistes de l'Action française et les syndicalistes révolutionnaires disciples de Georges Sorel. Un groupe de réflexion commun, le Cercle Proudhon, est créé sous l'impulsion du maurassien George Valois et du jeune sorellien Henri Lagrange. Ce rapprochement, qui aurait été rendu possible par la proximité physique des Camelots du Roi et des syndicalistes révolutionnaires à la prison de la Santé<sup>23</sup>, est fondé sur un rejet commun de la démocratie, d'une part, et du Romantisme d'autre part. En lieu et place de la noblesse héréditaire de la monarchie, le système de Sorel, que Lasserre décrit comme un croisement du marxisme et du nietzschéisme<sup>24</sup>, instituerait une aristocratie syndicaliste.

Au niveau institutionnel, la montée des dissidences se traduit par la publication de revues 'parallèles' à *L'Action Française* alors dirigée par Vaugeois et Lasserre : création de la *Revue critique des idées et des livres* en 1908 par Jean Rivain pour défendre le néo-classicisme français et celle de

---

<sup>20</sup> M. Sutton, *Nationalism, Positivism, and Catholicism: The Politics of Charles Maurras and French Catholics, 1890-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p.20

<sup>21</sup> Charles Maurras lui répond dans *Le dilemme de Marc Sangnier: essai sur la démocratie religieuse* en 1906.

<sup>22</sup> E. Weber, *L'Action Française*, traduit par Michel Chrestien, Paris, Stock, 1964, p.84.

<sup>23</sup> M. Leymarie, « Dissidents et critiques des années vingt », in M. Leymarie et J. Prévotat, *L'Action française : culture, société, politique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008, p. 375.

<sup>24</sup> P. Lasserre, *Georges Sorel, théoricien de l'impérialisme : Ses idées. Son action*, Cahiers de la Quinzaine, volume 17, 1928.



*l'Indépendance* entre 1911 et 1913, créée par Jean Variot (pour Georges Sorel). Mais elles s'éloignent rapidement du 'dogme' maurrassien, en particulier en faisant une part trop importante aux romantiques et en préférant Bergson à Comte. En 1914, Rivain démissionne de l'Action Française et le Cercle Proudhon, qui avait pour but la synthèse du monarchisme maurrassien et du syndicalisme révolutionnaire de Sorel est dissous. Gilbert Maire et Henri Clouard, rédacteurs de la *Revue critique*, prennent leurs distances avec Maurras pour défendre une approche plus ouverte du classicisme littéraire<sup>25</sup>. Enfin, en 1914, Lasserre se sépare également de Maurras et de l'Action Française qu'il accuse de vouloir caricaturer sa pensée. Ses écrits postérieurs sont plus ouverts envers l'influence allemande et envers le Romantisme. Dans sa *Jeunesse de Renan*, publié en 1925, il tente ainsi d'expliquer (plutôt que de condamner) l'intérêt intellectuel que Renan portait pour l'Allemagne. Dans *Des Romantiques à nous* (1927), il atténue le rôle de Rousseau et reconsidère ses positions notamment vis-à-vis de la Révolution Française et des auteurs Romantiques qui lui sont associés (Michelet, Hugo)<sup>26</sup>.

### 3. Rousseau et la campagne contre le Romantisme

Nous avons vu dans la section précédente que la critique du Romantisme était constitutive du discours de l'Action française et de ses sympathisants. Cependant, la relation de la droite conservatrice et royaliste à l'égard du Romantisme ne doit pas être schématisée. Derrière le discours officiel se cache des goûts littéraires et des parcours individuels souvent très différents. Jacques Bainville est très marqué par l'influence de Carlyle<sup>27</sup>. Henri Clouard fait l'éloge de Lamartine, Musset ou de Guérin<sup>28</sup>. Certains auteurs Romantiques font d'ailleurs l'objet de disputes politiques ou littéraires. Chateaubriand, par exemple, honni par Maurras fut ainsi un ardent légitimiste et catholique. Jacques Bainville en fait d'abord l'éloge, avant que sa proximité avec Rousseau (soulignée par Maurras) ne l'en éloigne<sup>29</sup>. La création d'un Prix Stendhal par la *Revue critique*, qui lui consacre

<sup>25</sup> H. Clouard, « L'Aventure de l'art moderne. Sur une lettre de M. René Gillouin », *Revue critique des idées et des livres*, T.XXII, n°130, 10 septembre 1913, 525-542. L'article est, en partie, repris dans H. Clouard, « Sur le programme des néo-classiques », *Revue critique des idées et des livres*, T.XXIV, n°140, 10 février 1914, 269-282 ; G. Maire, « Précisions sur l'individualisme », *Revue critique des idées et des livres*, T.XXIII, n°133, 25 octobre 1913, 129-141.

<sup>26</sup> W. M. Frohok, *Pierre Lasserre. The Evolution of His Critical Doctrines*, Ann Arbor, Edwards Brothers, 1937.

<sup>27</sup> C. Dickès, *Jacques Bainville : les lois de la politique étrangère*, Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2008, pp.16-19.

<sup>28</sup> H. Clouard, « L'Aventure de l'art moderne. Sur une lettre de M. René Gillouin », *Revue critique des idées et des livres*, T.XXII, n°130, 10 septembre 1913, 533.

<sup>29</sup> « Je vous suis notamment reconnaissant de m'avoir montré ce qu'a été Chateaubriand. Il m'était cher par son loyalisme et je m'étais accoutumé à distinguer en lui l'écrivain et le politique : en sorte que je ne lui reconnaissais pas littérairement sa parenté avec Rousseau et son anarchisme sentimental » cité par C. Dickès, *Jacques Bainville, op. cit.*, p.39.

son numéro du 10 mars 1913, provoque l'ire de Maurras<sup>30</sup>. Un seul auteur fait l'unanimité contre lui, c'est Rousseau.

La véritable campagne de dénigrement contre Rousseau débute en 1907-1908. Elle est menée par deux grandes figures de l'extrême-droite, Pierre Lasserre et Jules Lemaître. Le premier, rédacteur du journal de l'*Action Française*, est un proche de Charles Maurras. Le second est, avec Maurice Barrès, membre dirigeant de la *Ligue de patrie française*, fondée en 1898 en réaction à la création de la *Ligue des droits de l'homme*. Les auteurs romantiques sont accusés de faire de leur personne et de leurs sentiments l'objet unique de leur intérêt. Pour Paul Bourget, « [C]omme tous les dégénérés de son espèce, Rousseau est à la fois un égotiste et un émotif. Il ne voit que lui, ne connaît que lui. Son 'moi' hypertrophié ne lui permet pas de se représenter dans sa réalité concrète une autre créature que lui »<sup>31</sup>. Pour Lemaître, Rousseau est d'un « individualisme outré »<sup>32</sup>. Le Romantisme se définit encore, selon Lasserre, par « un parti d'individualisme absolu dans la pensée et dans le sentiment »<sup>33</sup>. Il consiste enfin, selon Emile Faguet dans son *Rousseau, penseur* (1910), « dans l'étalage du moi, le culte du moi et l'apothéose du moi »<sup>34</sup>. Rousseau, c'est la fin du classicisme, la fin du respect des règles esthétiques, morales ou politiques qui caractérisaient 'l'ordre classique'. Tout cela a laissé place à la spontanéité de l'action, à la subjectivité des valeurs et à 'ce culte stupide de l'égalité'<sup>35</sup> entre les hommes. « Il y avait », écrit John Charpentier, « une tradition qui pliait la matière aux lois de l'esprit avant l'auteur de *L'Emile* et du *Contrat*. Il l'a ruinée »<sup>36</sup>. C'est donc contre cette 'ruine' de la culture française, réinventée et redynamisée par le naturalisme littéraire et le spiritualisme philosophique, que Maurras et ses sympathisants entrent en combat.

Bien qu'appartenant à deux mouvements politiques différents, Lasserre et Lemaître vont mener une campagne commune contre Rousseau et le Romantisme. De calibres très différents, '*Le romantisme français. Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIXe siècle*' et '*Jean-Jacques Rousseau*', leurs ouvrages respectifs, tous deux publiés en 1907, vont exercer une très forte influence jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale. Le livre de Lemaître connaît un très grand succès populaire. Il est immédiatement traduit en anglais et est réédité en France presque sans discontinuité jusqu'en 1939. Albert Schinz note qu'il atteint sa trente-huitième édition en 1921<sup>37</sup> ! Le travail académique de

---

<sup>30</sup> G. DeLeonibus, « Discordances du classicisme maurassien », in M. Leymarie et J. Prévotat, *Le maurassisme et la culture*, op. cit., p.168.

<sup>31</sup> P. Bourget, « Sur Jean-Jacques Rousseau », *La Revue Critique*, XVII, n°101, 1912, p.643.

<sup>32</sup> J. Lemaître, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Calmann-Lévy, 1939, p.338.

<sup>33</sup> P. Lasserre, *Le Romantisme français*, op. cit., p. 17.

<sup>34</sup> E. Faguet, *Rousseau penseur*, Paris, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1910, p.406.

<sup>35</sup> J. Lemaître, *Jean-Jacques Rousseau*, op. cit. p. 124.

<sup>36</sup> J. Charpentier, *Jean-Jacques Rousseau : ou, le démocrate par dépit*, Paris, Perrin et Cie., 1931, p.331.

<sup>37</sup> A. Schinz, *Etat présent des travaux sur J.-J. Rousseau*, Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres, 1941, p.64.

Lasserre est, quant à lui, considéré comme une référence. Il sera notamment salué par Carl Schmidt dans son *Politische Romantik* (1919). L'ouvrage de Lasserre s'ouvre par un chapitre consacré à Jean-Jacques Rousseau. Selon Lasserre, en effet, « Rousseau n'est pas à l'égard du Romantisme un précurseur. Il est le Romantisme intégral. [...] [R]ien dans le Romantisme qui ne soit du Rousseau. Rien dans Rousseau qui ne soit Romantique »<sup>38</sup>. Cette posture, qui consiste à déconsidérer la totalité du mouvement romantique en l'associant à Rousseau (et inversement), est à l'époque également adoptée par deux autres importants critiques du Romantisme, le néo-nietzschéen Ernest Seillière (qui publie *Le Mal Romantique. Essai sur l'impérialisme irrationnel* en 1908 et *Jean-Jacques Rousseau* en 1921) et l'Américain Irving Babbitt (*Rousseau and Romanticism*, 1919). Dans son influente étude outre-Atlantique, Babbitt admet ainsi « qu'attaquer ou défendre Rousseau est le plus souvent simplement un moyen d'attaquer ou de défendre ce mouvement »<sup>39</sup>.

La campagne de l'Action Française contre le Romantisme franchit une nouvelle étape avec le bicentenaire de la naissance de Rousseau en 1912<sup>40</sup>. Les *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau* sortent, pour l'occasion, un numéro spécial qui comprend, notamment, un remarquable article de Gustave Lanson sur l'unité de la pensée de Rousseau ainsi que deux articles sur sa postérité respectivement signés par Daniel Mornet (pour le XVIIIe siècle) et Harald Höffding (pour le XIXe siècle). Parmi les célébrations nationales prévues figure notamment l'inauguration, le 30 juin, d'un monument à la gloire de Rousseau, œuvre du sculpteur Albert Bartholomé et situé au Panthéon. Elles provoquent de violentes réactions de la part de l'extrême-droite, notamment des Camelots du Roi, groupe de militants royalistes et antisémites. Les protestations et échauffourées du 30 juin sont le résultat d'une campagne conjointement menée par Maurice Barrès<sup>41</sup> et Charles Maurras contre les célébrations du bicentenaire. Raymond Trousson note que pas moins d'une trentaine d'articles sont ainsi publiés dans *L'Action française* entre juin et juillet 1912<sup>42</sup>. La conjonction du bicentenaire de Rousseau, de la dégradation de la situation étrangère et la montée de l'anarchisme en 1912 sont autant de prétextes pour les royalistes de l'Action française. Maurras reconnaît ainsi que « non seulement l'élite n'est plus 'rousseau' aujourd'hui, mais son 'antiroussisme' fait un beau chemin dans la masse. [...] tout le monde se rend compte que cette éclipse de l'intelligence française touche à sa fin. [...]»<sup>43</sup>

<sup>38</sup> P. Lasserre, *Le Romantisme français*, op. cit., pp.14-15.

<sup>39</sup> I. Babbitt, *Rousseau and Romanticism*, Boston, Houghton, Mifflin, 1919, p.ix.

<sup>40</sup> Sur la commémoration de Rousseau en 1912, voir T. L'Aminot, *Images de Jean-Jacques Rousseau de 1912 à 1978*, Oxford, Voltaire Foundation, 1992, pp.23-60.

<sup>41</sup> Sur la relation parfois ambiguë qu'a entretenue Barrès avec Rousseau, voir T. L'Aminot, « Maurice Barrès et J.-J. Rousseau. Histoire d'une relation », *Annales de l'Est*, 1983/2, p. 127-146.

<sup>42</sup> R. Trousson, *Rousseau et sa fortune littéraire*, Paris, A.-G. Nizet, p.123.

<sup>43</sup> C. Maurras, « Le mal à la tête », *L'Action française*, 27 juin 1912, p.1.

A l'approche de la 'Grande guerre', la question de l'identité culturelle et religieuse de Rousseau prend une nouvelle dimension<sup>44</sup>. Tous ses critiques s'accordent à voir en lui un 'étranger' ou un émissaire de l'étranger. Le Romantisme est, rappelle-t-on à l'envi, un mouvement littéraire de tradition allemande. Rousseau ne peut donc appartenir à la culture française. Il est, tout d'abord, d'origine genevoise. Il est, surtout, de culture protestante. Cela suffit à faire de lui un 'métèque'<sup>45</sup>. Le protestantisme est, ainsi qu'on l'a mentionné plus haut, condamnable à deux titres pour Maurras. Il est, tout d'abord, l'expression d'une culture étrangère et même ennemie, celle de l'Allemagne. Il est, ensuite, la forme la plus achevée du monothéisme chrétien, qui place l'individu et son bien-être au centre de la relation à Dieu. A cet égard, le protestantisme est aussi dangereux pour la société que peut l'être le Romantisme. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'évoquer le très peu Romantique *Contrat Social*, c'est l'influence pernicieuse du protestantisme qui est mise en cause :

«Rousseau est-il fou, ainsi qu'on l'a affirmé, lorsqu'il a composé ce chapitre du Contrat social où il immole l'indépendance du citoyen à l'omnipotence de l'Etat, où il sacrifie la souveraineté de la justice à la souveraineté de la majorité, où il se montre plus exclusif, plus intolérant que les théoriciens du despotisme d'Etat dans l'antiquité ? Non, il n'était pas fou, pas entièrement fou du moins, il était de tradition genevoise et calviniste. »<sup>46</sup>

« En définitive, les Droits de l'homme, proclamés en France, grâce à l'influence de Rousseau, étaient surtout les Droits de l'Allemand.[...] Que les Allemands le fêtent donc tout à leur aise. Mais nous, nous n'avons pas de dette envers lui. »<sup>47</sup>

« Il était bien plus qu'un Suisse, c'était la Suisse, ou, pour mieux dire, c'était toute la Germanie, toute l'Europe anglo-saxonne, ramenée à la sauvagerie intellectuelle et morale par la Réforme, c'était la NOUVELLE JUDEE instituée par Luther et Calvin, que répétait la prédication de Rousseau. »<sup>48</sup>

L'appartenance de Rousseau à la culture germanique, établie à travers le Romantisme, va également jouer un rôle important dans la critique du nazisme par l'extrême-droite française<sup>49</sup>. Bien que

<sup>44</sup> En France, la fin du XIXe siècle est marquée, comme chacun le sait, par deux grands événements, la défaite de 1870 et l'affaire Dreyfus. Ces deux événements sont généralement cités pour expliquer le nationalisme très affirmé d'une grande partie des Français, y compris des intellectuels et des artistes, avant la Première Guerre Mondiale. Claude Digeon montre, cependant, que la situation est plus complexe qu'il n'y paraît, et que la réaction nationaliste et surtout antigermanique apparaît beaucoup plus tardivement. La comparaison des enquêtes sur les relations intellectuelles franco-allemandes, publiées par le Mercure de France respectivement en 1895 et 1902-1903, et étudiées par Claude Digeon est édifiante. Claude Digeon, *op. cit.*, p.463 et sq.

<sup>45</sup> Voir, par exemple, « Le métèque Rousseau » [proclamation de « l'Action française », citations de Proudhon, Lemaître, Maurras], *Action française*, 28 juin 1912 ; L. Daudet, « La chienlit de Rousseau, Le Fou et les Singes », *L'Action française*, 30 juin 1912 ; M. Pujo, « A bas le métèque », *Action française*, 1<sup>er</sup> juillet 1912.

<sup>46</sup> A. Dide, *J.-J. Rousseau, le Protestantisme et la Révolution Française*, Paris, Flammarion, p.169.

<sup>47</sup> J. Bainville, « Rousseau et nous », *L'Action française*, 18 juin 1912, p.1.

<sup>48</sup> C. Maurras, « Un ennemi de la France », *L'Action française*, 13 juin 1912, p.1.

partageant les thèses antiparlementaires et antisémites du national-socialisme, Maurras et les membres de l'Action française rejettent la menace politique et culturelle que représente le nazisme. Ils considèrent surtout que le nazisme est une doctrine messianique et narcissique héritée de l'idéalisme allemand. Ils sont donc parmi les premiers à établir un lien entre rousseauisme et national-socialisme. Dès 1933, Maurras conspue les sympathisants 'rousseauistes' du national-socialisme : « Comme Rousseau s'était reconnu dans un certain miroir allemand, comme, à leur tour, les Allemands se reconnurent dans Rousseau, voici que nos 'roussiens' français se reconnaissent naturellement dans Hitler. »<sup>50</sup>. En 1934, Gonzague de Reynold, catholique nationaliste proche de l'Action française, qualifie le *Contrat social* 'd'ouvrage national-socialiste'<sup>51</sup>.

#### 4. Rousseau, le 'malade'

Le second grief fait à Rousseau est d'ordre moral. En rejetant les valeurs catholiques et traditionnelles de la France d'Ancien Régime, et en laissant les individus s'abandonner à leurs instincts naturels, Rousseau aurait encouragé le vice. « Dans l'ordre social », écrit Lecigne en 1909, « le romantisme c'est la réhabilitation des gueux, la chimère substituée au bon sens, la littérature de l'anarchie et du sentimentalisme révolutionnaire, - et pour trouver la formule première de cet évangile nouveau, il faut remonter jusqu'au *Contrat social* de Rousseau. »<sup>52</sup>. Selon une thèse toute nietzschéenne, Rousseau renverse les normes morales de son époque pour mieux les conformer à son propre caractère. La philosophie Romantique trouverait ses origines dans la volonté de quelques individus, dont Rousseau, de normaliser leurs déviances personnelles, de renverser les codes de la moralité à leur profit. « Cet enfant de Rousseau », écrit ainsi Maurras, « met en bas ce qui était en haut, et inversement. »<sup>53</sup>. François Mauriac est encore plus explicite : « Jusqu'au jour du citoyen de Genève, les assassins se connaissaient en criminels, les libertins ne se donnaient pas en exemple, les sodomites n'enseignaient pas la morale [...]. Jean-Jacques peut reprendre le mot du *Médecin malgré lui* : 'Nous avons changé tout cela'. Le cœur est à droite, le foie à gauche. »<sup>54</sup>. Selon ses détracteurs, le Romantisme correspond à ce que Nietzsche appelait une 'morale de l'utilité'. Le Romantisme est donc présenté comme une philosophie de malades créée par un malade, Rousseau.

---

<sup>49</sup> T. L'Aminot, « J.-J. Rousseau face à la droite française (1940-1944) », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 242, 1986, p. 473-489.

<sup>50</sup> C. Maurras, « La politique », *L'Action française*, 1<sup>er</sup> octobre 1933, p.1

<sup>51</sup> P. Pellerin, *Les philosophes des Lumières dans la France des années noires: Voltaire, Montesquieu, Rousseau et Diderot 1740-44*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.129.

<sup>52</sup> C. Lecigne, *Le fléau du romantisme*, op. cit., p.67.

<sup>53</sup> C. Maurras, *Romantisme et Révolution, L'œuvre de Charles Maurras*, vol.3, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1922, p.12.

<sup>54</sup> F. Mauriac, *Trois grands hommes devant Dieu*, Paris, Editions du Capitole, 1930, p. 67.

Dans les années 10 et 20, la 'maladie' de Rousseau est davantage qu'une question d'érudition pour les commentateurs de Rousseau. Elle constitue un élément essentiel du discours antiromantique : la pathologique du Romantisme reflète celle de son fondateur. Rousseau est donc presque systématiquement présenté comme un malade. La 'morbidité', c'est-à-dire le caractère maladif ou malsain, de Rousseau et de sa pensée (l'un et l'autre sont indissociables pour les commentateurs) est un élément récurrent de la littérature alors consacrée à Rousseau. « A la base de l'individualité morale de Rousseau, » déclare ainsi Lasserre, « et l'affectant dans toutes ses parties, il y a un élément morbide »<sup>55</sup>. De même, pour Jacques Mariatain « [L]a pensée actuelle, en ce qu'elle a de morbide, reste encore sous sa dépendance. »<sup>56</sup>

Malade, Rousseau l'était certainement. Ses pathologies physiques, notamment ses troubles urinaires, sont bien connues. Rousseau en fait état dans ses *Confessions*, ou plutôt selon Lecigne « [I]l a cru bon de nous confier toutes ses misères, de s'étaler devant nous comme un débris d'hôpital. »<sup>57</sup> Les pathologies de Rousseau (troubles urinaires, insomnie, troubles auditifs...) ont, par ailleurs, été souvent étudiées<sup>58</sup>. La maladie physique est généralement excusable. Chacun peut en être, en effet, victime. Dans le cas de Rousseau, cependant, les troubles urinaires dont il souffrait sont rapportés à ses mœurs 'dissolues'. Ainsi pour Charpentier « [S]'il l'entretient [sa maladie] par sa façon de vivre, ses pratiques onanistes l'aggravent »<sup>59</sup>. D'autres voient dans ce dysfonctionnement physique l'origine de certains de ses dysfonctionnements psychiques. Jules Lemaître émet ainsi l'hypothèse (qui sera ensuite reprise par Mauriac) que, devenu impuissant, Rousseau aurait tenté de cacher en 'inventant' l'histoire des cinq enfants abandonnés à l'hospice public<sup>60</sup>.

Mais ce qui intéresse le plus les détracteurs de Rousseau à l'époque, ce sont ses pathologies psychiques. La psychiatrie est alors, faut-il le rappeler, tout juste implantée en France, et le 'cas Rousseau' est souvent donné en exemple. Les adversaires du Romantisme peuvent donc aisément appuyer leur thèse sur des rapports et articles médicaux consacrés à Rousseau. Les travaux du docteur Pierre Janet, professeur de psychologie expérimentale au Collège de France, du docteur

<sup>55</sup> P. Lasserre, *Le Romantisme français*, op.cit., p.20.

<sup>56</sup> J. Maritain, *Trois réformateurs: Luther, Descartes, Rousseau*, Paris, Librairie Plon, 1925, p.164.

<sup>57</sup> C. Lecigne, *Le fléau romantique*, op. cit., p.49.

<sup>58</sup> Voir notamment, L.-A. Mercier, *Explication de la maladie de J.-J. Rousseau et de l'influence qu'elle a eue sur son caractère et sur ses écrits*, Paris, Le Normant, 1859 ; F. Girardet, *La mort de Jean-Jacques Rousseau : étude médicale*, A. Maloine, 1909 ; S. Elozu, *La maladie de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Libr. Fischbacher, 1929.

<sup>59</sup> J. Charpentier, *Jean-Jacques Rousseau : ou, Le démocrate par dépit*, Paris, Perrin & Cie, 1931, p.98.

<sup>60</sup> J. Lemaître, *Jean-Jacques Rousseau*, op. cit., p. 59. Mauriac envisage également cette hypothèse : « l'incommodité de Rousseau le privait *depuis longtemps* de tout rapport sexuel. Or il n'est pas de crime dont un impuissant ne se chargerait pour dissimuler son malheur. [...] Ainsi nous paraît vraisemblable cette invention de Rousseau. » F. Mauriac, *Trois hommes devant Dieu* op. cit., pp.84-85.

Régis<sup>61</sup>, professeur à Bordeaux, du docteur Möbius<sup>62</sup> (spécialiste de l'hystérie et 'père' de la psychothérapie), du docteur Poncet<sup>63</sup>, professeur à Lyon, du docteur Cabanès<sup>64</sup> ainsi que du docteur Magnan sont ainsi sollicités par Seillière, Lasserre, Bourget et Proal<sup>65</sup> pour démontrer la 'dépression psychique morbide'<sup>66</sup> ou 'la neurasthénie spasmodique obsédante'<sup>67</sup> de Rousseau. Dans son article de 1912, Paul Bourget se fait ainsi fort d'accuser le gouvernement de non seulement glorifier un 'malade' mais de promouvoir le système moral et social né de sa folie : « Les médecins peuvent différer d'opinion sur la lésion qui fut l'origine du désordre. Ils sont d'accord sur ce point qui seul importe : l'auteur des *Confessions* fut un malade mental, et il le fut toute sa vie. C'est un malade mental que les pouvoirs publics se proposent d'honorer comme un des prophètes de la Révolution, le plus efficace peut-être. Ils n'aperçoivent pas qu'ils jugent ainsi la nature de ce mouvement. Ce véritable accès de psychose collective devait avoir pour initiateur un psychopathe caractérisé. »<sup>68</sup>

Enfin, parmi ce que l'on considère à l'époque comme une 'affection' psychique, mentionnons la passivité et la féminité attribuée à Rousseau. Aujourd'hui considéré comme un auteur misogyne, Rousseau est avant-guerre considéré comme une 'homme femme' ou un 'femmelin' selon le mot de Proudhon, dont le détestable ouvrage est republié en 1912 avec une introduction de Henri Lagrange<sup>69</sup> :

« D'inavouables idées baissent sa tête vers la terre. Son âme dérobe aux témoins une vie d'émotions fébriles.[...] Les précoces étrangetés de sensation et de désir qu'il nous avoue avoir été la hantise de son enfance ont leur source au fond de lui-même, tels les gaz émanés d'un cadavre. Ce ne sont pas crises d'un âge, mais égarements innés de la sensibilité que le premier objet met à nu. Joignant à des enfantillages de collégien une science corrompue de vieillard, cette sensibilité ne sera jamais assainie par une vigoureuse onde virile »<sup>70</sup>

« C'est la prédominance de la sensibilité qui donne aux jeunes gens tant de charmes, ainsi que l'heureuse confiance qu'ils ont en eux-mêmes ; ils font honneur à leurs âmes des émotions qu'ils tiennent de leur âge, et les hommes sensibles ressemblent également aux femmes par beaucoup de traits. Or Rousseau avait à un

<sup>61</sup> E. Régis, *La neurasthénie de J.-J. Rousseau*, Bordeaux, Impr. Gounouilh, 1900 ; E. Régis, *Le testament de J.-J. Rousseau de 1763*, Lecène-Oudin, 1907.

<sup>62</sup> P. J. Möbius, *J.-J. Rousseau's Krankheitsgeschichte*, Vogel, 1889.

<sup>63</sup> A. Poncet, *La maladie de J.-J. Rousseau*, Masson, 1907.

<sup>64</sup> A. Cabanès, *Les grands névropathes*, Vol.II, Paris, Albin Michel, 1931.

<sup>65</sup> L. Proal, *La psychologie de J.-J. Rousseau*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1923.

<sup>66</sup> E. Seillière, *J.-J. Rousseau, op. cit.*, p.151.

<sup>67</sup> P. Bourget, « Sur Jean-Jacques Rousseau », *Revue critique des idées et des livres*, vol.XVII, n°101, 1912, p.646. L'expression est empruntée au docteur Régis.

<sup>68</sup> P. Bourget, « Sur Jean-Jacques Rousseau », *Revue critique des idées et des livres*, vol.XVII, n°101, p.643.

<sup>69</sup> P.J. Proudhon, *Les femmelins*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1912.

<sup>70</sup> P. Lasserre, *Le Romantisme français, op. cit.*, p.23.

degré éminent ce genre de sensibilité, tout ensemble *ardente et faible* ; elle l'a servi dans ses ouvrages et égaré dans son existence, ainsi qu'elle égare après lui ses lecteurs. »<sup>71</sup>

« Il va 'comme la tête lui chante', cueillant et effeuillant les heures au cours d'un nonchalant vagabondage, où sa jeunesse se prolonge jusqu'à s'efféminer... Cette jeunesse, il est vrai, n'est point virile. Les voluptés dont elle l'a comblé l'alanguissent : il ne les a pas voulues. Il les subit. C'est une manière d'androgynie que *Les Confessions* nous révèlent, et je m'explique, en dehors même d'une certaine répugnance, le mépris qu'elles nous inspirent en nous séduisant »<sup>72</sup>

« Au lieu de dire que le romantisme a fait dégénérer les âmes ou les esprits français, ne serait-il pas meilleur de se rendre compte qu'il les effémina ? »<sup>73</sup>

La confusion entretenue entre sensibilité et féminité, voire homosexualité (celle-ci fut 'établie' en 1927 par René Laforgue<sup>74</sup>, l'un des pionniers de la psychanalyse en France), joue un rôle essentiel dans la campagne menée contre la décadence Romantique. Ses opposants lui opposent la grandeur et la virilité de la tradition classique. Le choix de l'auteur de *l'Emile* peut certes étonner : il est, en fait, dicté par l'identité posée par Lasserre en 1907 entre Rousseau et le mouvement Romantique. Car derrière le mouvement Romantique se profile tous les écrivains qui ont été parfois désignés comme néoromantiques, dont la 'sensibilité' choquait les catholiques et les conservateurs contemporains : « L'aïeul Jean-Jacques est plus jeune que son fils Chateaubriand et que ses petit-fils, les Romantiques. Eux dorment, embaumés dans leur gloire. Lui, il est l'un de nous : - je finis sur ce mot par quoi j'ai commencé – il s'appelle Romain Rolland, Marcel Proust, André Gide. »<sup>75</sup>

## 5. Rousseau, le révolutionnaire et l'anarchiste

Le troisième grief fait à Rousseau est de nature politique. La philosophie romantique est, selon ses détracteurs, anarchique et révolutionnaire. La thèse de la responsabilité de Rousseau dans la Révolution Française n'est pas nouvelle. Burke, Maistre et Bonald l'ont très vite défendue. Les attaques politiques contre Rousseau du début du XX<sup>e</sup> siècle diffèrent, cependant, de celles du siècle précédent. Elles sont, tout d'abord, marquées par le spectre de la Commune de 1870 et de la menace communiste. Il n'est donc pas anodin à l'époque de voir en Rousseau « un socialiste, et même, au

---

<sup>71</sup> E. Seillière, *J.-J. Rousseau, op. cit.*, p.162.

<sup>72</sup> J. Charpentier, *Jean-Jacques Rousseau, op. cit.*, p.298.

<sup>73</sup> C. Maurras, « Le Romantisme féminin », *op. cit.*, p.189.

<sup>74</sup> R. Laforgue, « Etude sur Jean-Jacques Rousseau », *Revue française de psychanalyse*, vol. 1, n° 2 (1927) ; étude reprise et développée dans, *Psychopathologie de l'échec*, 1939 (chapitre IX).

<sup>75</sup> F. Mauriac, *Trois grands hommes devant Dieu, op. cit.*, p. 93.



point de vue du génie, comme le plus grand des socialistes »<sup>76</sup>, ou encore d'affirmer que « [L]e communisme est enveloppé dans Rousseau »<sup>77</sup>. Intellectuellement, ensuite, elles sont très inspirées par la philosophie de Nietzsche. Ainsi c'est la perspective de l'anarchie et du nihilisme qui est agitée face aux principes démocratiques de Rousseau. Ainsi pour Lasserre, « [L]es théories de Jean-Jacques sont la glorification de ses mœurs. [...] Elles aboutissent par cinq ou six voies différentes au nihilisme social qui est le vœu profond de son cœur. Elles proposent avec éloquence soit l'anarchie, soit la Révolution éternelle. »<sup>78</sup>. Pendant le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, les attaques politiques contre Rousseau se concentrent, donc, sur deux points spécifiques, la responsabilité morale qu'il porte à l'égard de la Révolution française, et son influence sur l'anarchisme contemporain.

La question de la responsabilité de Rousseau dans la Révolution française est ancienne. Burke et Maistre déjà l'avaient soulevée la Révolution à peine terminée. Mais, le contexte politique français ayant changé après 1830, le paradigme d'une Révolution jacobine et rationaliste, porté par Tocqueville et Taine, s'était progressivement imposé. Faire de Rousseau un précurseur de la Révolution française à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle constitue donc un renversement de perspective notable. Celui-ci s'explique naturellement par la volonté de Maurras et de ses partisans d'exonérer la tradition classique française de toute responsabilité dans ce qui est encore largement considéré comme une tache dans l'histoire de France. Cela s'explique également par la réévaluation de la place de Rousseau dans le mouvement Romantique. Alors que le Romantisme avait jusqu'alors été considéré comme un mouvement du XIX<sup>e</sup> siècle, qui avait Rousseau comme précurseur, la mode est désormais de voir dans le Romantisme un mouvement qui débute au XVIII<sup>e</sup> siècle et dont Rousseau est l'une des figures majeures<sup>79</sup>. La perspective peut donc maintenant être renversée. Notons que la relation de Rousseau à la Révolution constitue l'un des points d'achoppement entre les doctrines de Maurras et de Sorel. Pour ce dernier, qui fait un compte-rendu de l'ouvrage de Lemaître<sup>80</sup>, la Révolution n'est pas l'œuvre de Rousseau<sup>81</sup>. Toute sa théorie politique, explique-t-il, consiste au contraire à ré-établir un système de type féodal.

Maurras, on le sait, a régulièrement associé Rousseau aux 'désordres' de la Révolution française. Il déclare notamment que « Rousseau a été [...] la cause formelle de la Révolution ; il en a été l'âme et le génie, excitant les petits, stupéfiant et endormant les grands, donnant à l'attaque révolutionnaire

---

<sup>76</sup> E. Faguet, *Rousseau penseur*, Paris, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1910, p.282.

<sup>77</sup> J. Lemaître, *J.-J. Rousseau, op.cit.*, p.255.

<sup>78</sup> P. Lasserre, *Le Romantisme français, op.cit.*, p.57.

<sup>79</sup> Voir notamment D. Mornet, *Le Romantisme en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie Hachette, 1912.

<sup>80</sup> G. Sorel, « Jean-Jacques Rousseau », *Le Mouvement socialiste*, juin 1907, pp. 507-32.

<sup>81</sup> J. Julliard, « Rousseau, Sorel et la Révolution française », *Cahiers Georges Sorel*, 1985, Volume 3, n°3, pp.5-15.

des forces, à la défense traditionnelle de la faiblesse »<sup>82</sup>. Il trouve en Lemaître un important soutien. Selon ce dernier, en effet, Rousseau a une responsabilité directe dans les troubles révolutionnaires : « [L]e jargon révolutionnaire, c'est la langue de Rousseau mal parlée.[...] Rousseau est simplement, pour les niais et les coquins de ce temps-là, le sauveur, le rédempteur de l'humanité. Sans lui, sans quelques phrases de cet étranger dans son *Discours sur l'inégalité*, surtout sans son *Contrat social* (auquel il tenait si peu), il est possible qu'on n'eût pas songé, en 1792, à faire la république. »<sup>83</sup> La thèse de Lemaître et de Maurras, sans cesse martelée mais jamais véritablement discutée, est contestée en 1909 par Edme Champion ainsi que par Henri Rodet. Rodet admet que la Révolution française de 1789 (tout comme celle d'ailleurs de 1848) puisse avoir été inspirée par la doctrine de la souveraineté populaire absolue de Rousseau. Mais, dans le même temps, il réfute toute intention malveillante de Rousseau dont le « cœur foncièrement bon et généreux, meurtri par ses plaies intimes et par la destinée, s'émouvait profondément au spectacle qu'il évoquait de la société contemporaine et de la condition misérable du plus grand nombre des hommes »<sup>84</sup>. L'ouvrage est immédiatement critiqué par Emile Faguet<sup>85</sup>. La monographie de Champion, *Rousseau et la Révolution française*, quant à elle, démonte pas-à-pas l'idée d'un Rousseau révolutionnaire, produit –selon l'auteur – d'une combinaison d'ignorance et de mécompréhension de la part de ses commentateurs. Il conclut qu'il « ne faut pas plus lui attribuer la Constitution civile du clergé que le culte de l'Être suprême »<sup>86</sup>. L'ouvrage de Champion suscite un fort intérêt. Deux études lui répondent en 1912. Le livre d'Auguste Dide, tout d'abord, intitulée *Rousseau, le protestantisme et la Révolution*, étudie en détail l'influence intellectuelle et personnelle que joua Rousseau sur Robespierre. S'il admet que la Révolution 'laïque', c'est-à-dire celle de 1789, doit peu à Rousseau, en revanche il confirme que celle de 1792, dictée par son idéal de religion civile, est toute entière de son fait<sup>87</sup>. Celui de Meynier, *Rousseau révolutionnaire*, se présente (en dépit de son titre) comme une étude modérée et impartiale. Meynier y conclut que « l'influence de Rousseau fut, d'un bout à l'autre de la Révolution, réelle, mais bien inégale, intermittente et partielle, ne s'appliquant pas à la totalité des événements, restreinte au regard de leur complexité infinie, admissible certes, mais avec toute sorte d'atténuations. »<sup>88</sup>. Signalons enfin la réédition opportune en 1926 de l'essai de Lamartine, *Jean-*

<sup>82</sup> C. Maurras, *L'Action française*, 19 juin 1912, cité par R. Trousson, « Un ennemi de Rousseau : Charles Maurras », in R. Trousson, *Défenseurs et adversaires de J.-J. Rousseau. D'Isabelle de Charrière à Charles Maurras*, Paris, Honoré Champion, 1995, p.318. Voir également, R. Trousson, *Rousseau et sa fortune littéraire*, Paris, A.-G. Nizet ; M. Weyembergh, *Charles Maurras et la Révolution française*, Paris, Vrin, 1992.

<sup>83</sup> J. Lemaître, *J.-J. Rousseau, op.cit.*, pp.346-47.

<sup>84</sup> H. Rodet, *Les idées politiques de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Arthur Rousseau éditeur, 1909, p.428.

<sup>85</sup> E. Faguet, « La politique de Jean-Jacques Rousseau », *La Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1909, pp.396-409.

<sup>86</sup> E. Champion, *J.-J. Rousseau et la Révolution française*, Paris, Armand Colin, 1909, p.233.

<sup>87</sup> A. Dide, *Rousseau, le protestantisme et la Révolution, op. cit.*, p.288.

<sup>88</sup> A. Meynier, *Jean-Jacques Rousseau révolutionnaire*, Paris, Schleicher Frères Editeurs, 1912, p.22.

*Jacques Rousseau : Son faux Contrat social*, dans lequel le poète avançait que « [L]e Contrat social est le livre fondamental de la révolution française. »<sup>89</sup>

En 1912, cependant, ce n'est pas la Révolution mais bien l'anarchie qui concentre l'essentiel des attaques contre Rousseau<sup>90</sup>. Les circonstances sont alors propices. Les auteurs exploitent l'émotion soulevée par les braquages et les meurtres perpétrés depuis décembre 1911 par Jules Bonnot, Octave Garnier et Raymond Callemin, principaux membres du groupe anarchiste dit de la 'bande à Bonnot'. Lors d'un discours prononcé à la Chambre des députés le 11 juin 1912, Maurice Barrès s'en prend ainsi au gouvernement radical-socialiste d'Armand Fallières qu'il accuse de soutenir les milieux anarchiques<sup>91</sup>. Barrès établit notamment un rapprochement entre la célébration nationale de Rousseau et la glorification des anarchistes Jules Bonnot et Octave Garnier, tués quelques semaines auparavant, et qu'il présente comme 'ses disciples'. La responsabilité morale de Rousseau dans les agissements sanglants de la 'bande à Bonnot' est à nouveau invoquée, deux semaines plus tard, dans un article de l'*Action Française* intitulé « Rousseau Mètèque. Bonnot, Garnier et Flachon au Panthéon »<sup>92</sup>, ainsi que dans la revue *L'Univers*<sup>93</sup>. Léon de Montesquiou consacre un article entier (et en première page) à 'l'anarchiste' Rousseau: « Oui, Rousseau, recherchant une société peut arriver à s'affranchir de ses traditions, appelle de ses vœux pour cela un de ces moments de révolution où, dit-il, 'l'horreur du passé tient lieu d'oubli'. Vœu impie que la Révolution réalisera, on sait comment, et qui conduit naturellement et logiquement à la haine de la Patrie.[...] Mais, direz-vous, tout cela, c'est l'anarchie. Oui, tout cela, c'est l'anarchie, car tout cela nous souffle la révolte contre toute autorité, qu'elle soit politique, sociale ou spirituelle, contre la société, la famille, la Patrie, la tradition. Oui, c'est l'anarchie autant qu'il se peut. »<sup>94</sup>. En subvertissant le modèle social français, Rousseau aurait donc détruit les fondements traditionnels que sont la famille et la nation, au profit des seuls individus et, de ce fait, posé les fondements de l'anarchie moderne.

---

<sup>89</sup> A. de Lamartine. *Jean-Jacques Rousseau : Son faux Contrat social*, Paris, André Delpeuch éditeur, 1926, p.70.

<sup>90</sup> Sur les lectures 'anarchiques' de Rousseau en 1912, voir T. L'Aminot, *Images de Jean-Jacques Rousseau de 1912 à 1978*, Oxford, Voltaire Foundation, 1992, pp.94-119.

<sup>91</sup> T. L'Aminot, « Les saligauds de la célébration. La bande à Bonnot, Rousseau et le 'culte de la charogne' », *Études J.-J. Rousseau*, n° 18, 2010-2011 : Rugosité de Rousseau, p. 153-178. Voir aussi T. L'Aminot, « Rousseau et la pensée anarchiste », *Frihetens Århundre* (Trondheim), n°6, 2004, p. 176-207.

<sup>92</sup> « Cette année 1912 a vu tomber deux centenaires : le centenaire de *Jeanne d'Arc* et celui de *Jean-Jacques Rousseau*. Le premier était la fête d'une *Française*, celle qui sauva la Patrie.[...] Le second était le centenaire d'un *Etranger*, celui qui fit le plus de mal à la France. Homme taré, philosophe anarchiste et barbare, les disciples directs de sa morale sont l'ignoble Flachon, et les bandits Bonnot et Garnier. Le gouvernement de la République a décidé de le fêter solennellement au Panthéon, devant le chef de l'Etat, aux frais du budget national. » [Collectif], « Le Mètèque Rousseau. Bonnot, Garnier et Flachon au Panthéon », *L'Action Française*, 28 juin 1912, p.1.

<sup>93</sup> [Anonyme], « La glorification d'un anarchiste », *L'Univers*, 13 juin 1912, p.1.

<sup>94</sup> L. de Montesquiou, « Rousseau anarchiste », *L'Action française*, 28 juin 1912, p.1.

On peut s'étonner à bon droit du fait que Rousseau, auteur du *Contrat social*, ait pu incarner le rejet de l'Etat et de la loi. Ce point est très révélateur du poids disproportionné alors accordé à son œuvre littéraire au regard de son œuvre politique. Mauriac le note d'ailleurs encore en 1942: « Le malheur de Rousseau est que si les *Confessions* et les *Rêveries* nous demeurent familières, il n'en va pas de même pour le reste de son œuvre. Si nous relisons le *Contrat Social* ou l'*Emile*, nous verrions qu'il s'est fait à lui-même plusieurs objections qu'on lui a opposées dans la suite ; il n'eût certes pas souscrit à telles suppositions qu'on lui attribue, ni aux caricatures que ses contradicteurs donnent de sa pensée. Mais comme nous ne relisons que l'ouvrage immortel où il s'est mis à nu, où il se livre tel qu'il était, notre mauvaise humeur donne la mesure de la vérité du portrait. »<sup>95</sup> Robert Derathé fait une remarque similaire en 1948<sup>96</sup>.

Notons que ses opposants ont d'ailleurs tout intérêt à minimiser ou à discréditer le *Contrat social*. L'ouvrage est, tout d'abord, incompatible avec une lecture Romantique de Rousseau. Il déplaît donc aux partisans de la renaissance classique et du positivisme. Dans le *Contrat social*, ensuite, Rousseau ne s'oppose absolument pas à l'idée d'un gouvernement monarchique (en particulier en France où il est même, selon lui, approprié). Seule la souveraineté démocratique constitue un impératif politique. Royalistes et antiromantiques préfèrent donc l'ignorer ou en montrer l'incohérence. Emile Faguet le considère ainsi comme « un ouvrage de jeunesse »<sup>97</sup>, et Jules Lemaître comme « le plus médiocre [de ses] livres [...] celui dont on voit le mieux qu'il aurait pu ne pas l'écrire »<sup>98</sup>. Dans un article de 1909, Faguet tente également de montrer que, Rousseau, s'étant rendu-compte de ses contradictions en écrivant la première version du *Contrat social*, l'aurait provisoirement abandonné avant d'en reprendre la rédaction en 1762. Il aurait alors tenté d'en supprimer les passages les plus problématiques, « [M]ais les lignes générales du *Contrat social* étaient déjà tracées *ne variarentur* et, en son esprit général, le *Contrat social* est resté ce qu'il était, une pensée de Rousseau contraire à l'ensemble des pensées de Rousseau »<sup>99</sup>. Faguet n'est d'ailleurs pas le seul à voir dans l'œuvre du philosophe de Genève, 'deux Rousseau' : celui du *Contrat social* et celui des *Confessions*. Il faudra, en fait, attendre la fin de la Seconde Guerre Mondiale, et les travaux de Robert Derathé notamment, pour que la thèse de l'unité de la pensée de Rousseau s'installe durablement en France<sup>100</sup>.

---

<sup>95</sup> F. Mauriac, « En marge d'une plaidoirie pour Jean-Jacques », *Le Figaro*, 19 mai 1942, p.3.

<sup>96</sup> « Chez nous il a été le père du romantisme. De notre tendance à juger son œuvre à travers les écrivains et la sensibilité romantiques. C'est ce qui explique qu'il est devenu classique en France de parler du sentimentalisme de Rousseau. Sur ce point l'usage est si bien établi qu'on désespère de pouvoir remonter le courant ! », R. Derathé, *Le Rationalisme de Rousseau*, Paris, Presses Universitaires de France, p.181.

<sup>97</sup> E. Faguet, *Rousseau penseur*, op. cit., p.333.

<sup>98</sup> J. Lemaître, *Jean-Jacques Rousseau*, op. cit., p.249.

<sup>99</sup> E. Faguet, « La politique de Jean-Jacques Rousseau », *La Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1909, p.408.

<sup>100</sup> R. Derathé, « L'unité de la pensée de Jean-Jacques Rousseau », in Samuel Baud-Bovy, Robert Derathé et alii eds.), *Jean-Jacques Rousseau*, Neuchâtel, A la Baconnière, 1962, pp. 203-218. Certaines études avaient déjà

## 6. Conclusion

Trois observations peuvent être tirées de cette étude. La plus évidente, mais non la moins surprenante, est que Rousseau joue un rôle important dans les débats politiques qui divisent la société française pendant le premier tiers du vingtième siècle. Ce fait est, je crois, en soi très remarquable. Il semble indéniable, ensuite, que l'utilisation qui en a été faite doit beaucoup à l'interprétation très particulière dont son œuvre a fait l'objet à cette époque, et que cette lecture a été elle-même très influencée par le contexte politique et intellectuelle de la période qui l'a immédiatement précédée (les années 1870-90). Ces résultats, qui mériteraient d'être confirmés sur d'autres époques, confirment la pertinence de la théorie sémiotique interprétative d'Umberto Eco<sup>101</sup>, et invitent à l'utiliser plus largement en histoire des idées. Ils nous rappellent, surtout, que les interprétations actuelles de Rousseau, pour l'essentiel inspirées de la tradition kantienne, ne sont ni objectives ni définitives.

---

traitées du sujet à l'occasion du bicentenaire, en particulier G. Lanson, « L'unité de la pensée de J.-J. Rousseau », *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, vol.8, 1912, pp.1-32.

<sup>101</sup> U. Eco, *L'œuvre ouverte*, Paris, Editions du Seuil, 1965.